

L'instance de la lettre

Du langage la linguistique ne s'occupe que dans la stricte mesure où la langue figure des formes régulières, traversée parfois par un énonciateur dont la voix morne ménage peu de profondeur au langage. Ces régularités linguistiques sont représentées, formalisées diversement selon le point de vue adopté¹, mais toujours en un parti pris d'oralité. La place accordée à l'écriture est mince. Placée sous la dépendance de la vocalité ou de l'intonation, le linguiste examine l'adéquation ou la non-adéquation de notre graphie à notre langue orale. En son principe, la linguistique n'intègre donc pas le Texte littéraire, trace singulière, à sa perspective.

La critique littéraire contemporaine, en revanche, a une lourde tâche concernant le Texte : elle doit accomplir le parcours obligé d'une réflexion linguistique (signe, dialogue, énonciation, discours rapportés, interactions verbales...) afin de rendre raison d'une langue « textile » qui se nourrit de la parole orale quotidienne mais s'en distingue néanmoins à plus d'un titre. Langue orale et langue écrite sont les deux rives du langage et aborder à l'une ou l'autre de ces rives n'est pas indifférent.

Peut-on passer d'une rive à l'autre ? En d'autres termes : comment établir la relation entre une science linguistique – du général donc – et un texte littéraire – toujours singulier – qui se joue de la langue et se refuse souvent à faire le pas de l'oié ? Le passage de cette langue formelle au texte littéraire suppose un face à face complexe. En effet, si la littérature n'est généralement pas une mise en scène figurative de ce que les linguistes ont formalisé, elle rend néanmoins perceptible Langue et Langage en des logiques qui ne se fondent pas nécessairement sur la Raison. Figuré pour un lecteur, le Texte scande le péril de

1. Tantôt c'est une langue commune, régulière, définie par sa vocalité et distinguée d'une parole individuelle, tantôt c'est une langue universelle, modèle inné, abstrait, la « compétence » qu'il s'agit de représenter, la « performance » ne se configurant qu'avec l'acquisition de langues naturelles. Mais la distinction Langue/Parole peut aussi se voir mise en question et le Discours devient à son tour l'objet linguistique. Le sémiotique est abandonné au profit d'une sémantique de l'énoncé.

tout dialogue, ses embûches, ses stratagèmes, il construit un « espace littéraire », une surface linguistique qui, tel un palimpseste, révèle les profondeurs ineffables du langage, un langage-processus qui peut aller jusqu'à déstabiliser une langue axiomatisée.

Alors que l'objet linguistique est nécessairement abstrait, désincarné, le Texte littéraire est le corps représenté de la langue, sa profération. Une langue dans laquelle, finalement, tout locuteur est immergé lors même qu'il en est l'incarnation énonciative : extérieure au sujet, elle le constitue. Une subjectivité inscrite dans la langue. Il apparaît cependant nécessaire, indispensable même, d'appréhender cette régularité linguistique, pour aussi abstraite qu'elle soit, car l'épreuve du Texte montre que celui-ci est bien souvent l'envers du fonctionnement énonciatif représenté par la science linguistique. Ce point de vue permet le passage d'une rive à l'autre, un pont construit au-dessus du précipice qui nous institue comme êtres de langage.

PERSPECTIVES ENONCIATIVES FORMELLES

Il revient à E. Benveniste d'avoir établi, dans une perspective formelle, cet acte linguistique qui permet à tout être parlant de « se constituer comme sujet ; parce que le langage seul fonde, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'« ego »¹ » et c'est pourquoi « bien loin de servir à communiquer le langage sert à vivre² ». Cet acte linguistique est un acte subjectif d'énonciation que le langage autorise et dont la langue porte les traces. Ainsi, *la Langue devient ma propriété parce que je ne la profère qu'en la faisant*. Une langue aussi bien sociale qu'individuelle où l'opposition saussurienne s'annule pour faire place à un Discours qui réfère à la situation d'énonciation et qui prédique sur le monde. Citons encore E Benveniste :

En première instance nous rencontrons l'univers de la parole, qui est celui de la subjectivité [...]. Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en face de soi et, par là se saisit lui-même, se confronte, s'instaure tel qu'il aspire à être, et finalement s'historicise en cette histoire incomplète et falsifiée. Le langage est donc ici utilisé comme parole, converti en cette expression de la subjectivité instantane et évasive qui forme la condition du dialogue³.

Le dialogue, oral par principe, est donc une langue actualisée, agie par un énonciateur selon un mouvement circulaire : *je* s'adresse à un *tu* qui représente l'altérité dans sa double dimension de différence et d'identité. Interlocuteur *tu* est hors de moi mais il est aussi l'écho qui à

1. E. Benveniste, « La subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard (coll. Tel), t. 1, 1986 (1966), p. 259.

2. E. Benveniste, « Forme et sens dans le langage », *ibid.*, t. 2, p. 217.

3. E. Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *ibid.*, p. t. 1, p. 77.

son tour dira *je*. En établissant ainsi la réversibilité des places dans l'instance de discours, l'intersubjectivité dialogale permet de définir l'interlocuteur comme un co-énonciateur, réduisant par là l'autre au même. *Alter* est toujours transcendé par *ego*.

Hors de l'acte d'énonciation, les marques *je/tu* sont vides (elles ne réfèrent à personne en particulier) et ne désignent qu'une place dans le dialogue, alors que dans l'instance présente de l'énonciation *je* et *tu* sont identifiés à un Nom propre, une place sociale... L'énonciation est un acte d'appropriation, toujours renouvelé, de ces marqueurs qui permettent de se définir comme «sujet». Tandis que *je/tu* forment un couple dont le sens est toujours unique dans l'acte énonciatif, *il* ne connaît ni la complémentarité ni la réversibilité : forme vide qui marque l'absent, pro-nom, invariant non personnel sans lequel toute activité de langage s'avérerait impossible. Si *il* marque l'absent nécessaire à toute prédication, *on* marque une frontière entre l'espace dialogal défini par *je/tu* et celui de *il*. Ligne de partage qui tantôt se teinte de subjectivité tantôt trace une distance objective¹. Définir l'énonciation comme acte d'actualisation c'est lier la subjectivité au temps présent de l'énonciation, temps mobile d'un *maintenant* toujours en devenir. Une parole éphémère, un temps mobile dépendant d'un temps fixé, social : le temps calendaire, car sinon comment rythmer un *hier* ou un *demain*? Ainsi, mobilité et fixité ne peuvent se concevoir l'un sans l'autre et c'est le paradoxe sur lequel reposent à la fois la conscience du temps et l'identité de tout «sujet». Hors du temps social, chronologique, qui désigne la linéarité du temps, le temps mobile de l'énonciation se suspend en éternité, «Quant au présent, s'il était toujours présent, s'il n'allait pas rejoindre le passé, il ne serait pas du temps, il serait l'éternité²». De même que le dialogue doit inclure le tiers absent, le temps présent de l'énonciation doit inclure l'hier disparu. Temps de la mémoire et temps de l'histoire sont alors corrélés, fondant toute existence humaine.

Que se passe-t-il alors dans l'énonciation écrite? Car il faut «distinguer l'énonciation parlée de l'énonciation écrite. Celle-ci se meut sur deux plans : l'écrivain s'énonce en écrivant et, à l'intérieur de son écriture, il fait des individus s'énoncer. De longues perspectives s'ouvrent à l'analyse des formes complexes du discours, à partir du cadre formel esquissé³».

La Lettre est bien la forme énonciative la plus proche de cette énonciation parlée que Benveniste nomme dialogue et où «chacun parle à

1. Nous renvoyons pour le raisonnement qui étaye ce point de vue à F. Atlani, *On l'illusionniste. La Langue au ras du texte*, PUL, 1981.

2. Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre XI, chap. 14.

3. E. Benveniste, «L'appareil formel de l'énonciation», *op. cit.*, t. 2, p. 88.

partir de soi. Pour chaque parlant le parler émane de lui et revient à lui, chacun se détermine comme sujet à l'égard de l'autre ou des autres [...]. La langue [...] fournit l'instrument linguistique qui assure le double fonctionnement, subjectif et référentiel du discours¹». Adressée à *vous*, mon interlocuteur-lecteur, j'attends qu'à votre tour vous m'écriviez, vous me répondiez. Quelles sont les conditions de cette co[r]respon- dance ? La lettre, au même titre que le dialogue, est un acte d'énoncia- tion et, comme tel, les co[r]respondants doivent pouvoir co-réfé- rer identiquement². Mais, alors qu'à l'oral les paramètres énonciatifs sont implicites³, la lettre doit les expliciter afin de permettre la co-référence, un ajustement du destinataire à son expéditeur. Par ailleurs, la lettre se distingue formellement du dialogue en ce que l'instance de discours est dédoublée : moment d'écriture et moment de lecture appartiennent à des présents différents, à des lieux différents. La ligne de partage entre l'advenu et l'à venir, nécessairement commune à l'oral, doit être expli- citemment liée à une temporalité objective (celle du calendrier), afin que les partenaires puissent se trouver accordés sur le sens d'un *hier*, d'un *aujourd'hui* ou d'un *demain*. Dater une lettre c'est enraciner une paro- le éphémère dans l'Histoire : les lettres se gardent, se relisent et témoi- gnent d'un temps révolu. Historiens, biographes, critiques, à leur tour pourront lire ce qui ne leur était pas destiné. Enfin, si à l'oral l'interlo- cuteur peut identifier le *je* qui lui parle, la lettre, en revanche, doit l'ex- pliciter. C'est ainsi que l'adresse manifestée permet de *vous* identifier, tandis que ma signature donne un sens à cette place vacante qu'est le *je*.

La lettre permet, on le voit, de mesurer le double fonctionnement de la langue en établissant un lien formel entre les marques de la subjecti- vité, instables, mobiles, vides de sens hors situation, et la référence situa- tionnelle, objective, fixe, non linguistique, comme l'identité singulière de chaque locuteur, le temps du calendrier, et/ou la détermination géo- graphique d'un *ici* de la situation d'énonciation. Ajoutons que tout ce qui concerne la référence situationnelle appartient à une désignation sociale, qu'il s'agisse du calendrier, du lieu ou du Nom propre (« Ce qu'on entend ordinairement par nom propre est une marque conven- tionnelle d'identité sociale telle qu'elle puisse désigner constamment et de manière unique un individu unique [...] référence objective dans la société⁴»). Parler, écrire une lettre c'est tenter d'établir une relation entre une subjectivité toute intérieure et ce qui est hors de moi. Tout ce

1. *Ibid.*, « Structure de la langue et structure de la société », p. 99.

2. Cf. la réflexion menée par P. Violi, in Greimas, Grize, 1998, p. 98-99.

3. A savoir : l'énonciateur, l'interlocuteur, le moment et le lieu d'énonciation. Ces paramètres essentiels au dialogue sont implicitement compris par les partenaires de l'échange et s'ils peuvent être explicités ce n'est pas la condition de l'acte d'énonciation.

4. E. Benveniste, « L'antonyme et le pronom en français moderne », *op. cit.*, t. 2, p. 200-201.

qui n'est pas moi, l'autre en particulier, me constitue alors comme sujet. C'est aussi ce qui permet à mon interlocuteur de se placer comme autre.

Si le dialogue connaît un implicite de « connivence », tout ce qui est tu à dessein, il en va de même pour la lettre : on ne dit que ce que l'on veut bien dire et l'on peut aussi juger inutile, face à certains partenaires, d'en dire plus que de raison. Là résident tous les enjeux pragmatiques du discours qui ne feront pas ici l'objet de notre réflexion.

Tout ce qui précède concerne la langue dans son emploi le plus ordinaire. Il est des textes qui désorientent constamment les éléments de la combinatoire énonciative et font, du coup, advenir dans la langue ce qui du langage est l'indicible nécessaire, la part obscure de toute énonciation : une identité finalement toujours en quête d'elle-même.

LE NOM VACANT D'AURELIA STEINER

On sait la fascination ou l'agacement que suscitent les textes de Marguerite Duras. Rarement de l'indifférence face à cette géométrie variable et toujours désespérée du désir et de l'amour, face à la solitude glacée d'un *je* en quête d'identité, en dérive.

Le texte *Aurélia Steiner*, paru en 1979¹, est construit sous une forme épistolaire. Ou plutôt il s'agit d'un texte tripartite, trois fragments, signés chacun du même nom : *Aurélia Steiner*. Si l'usage veut qu'un même Nom propre réfère à une personne unique, une première lecture de ces trois textes fait supposer que tel n'est pas le cas.

En premier lieu, chacun de ces fragments se termine identiquement, à une différence près : le lieu d'énonciation est différent tandis qu'il est toujours lié à un présent d'énonciation qui ne diffère pas :

Fin du premier texte² :

Je m'appelle Aurélia Steiner
Je vis à Melbourne où mes parents sont professeurs
J'ai 18 ans
J'écris

Fin du deuxième texte³ :

Je m'appelle Aurélia Steiner
Je vis à Vancouver où mes parents sont professeurs
J'ai 18 ans
J'écris

1. Paru au *Mercur* de France (1979), ce texte a été réédité dans la coll. Folio, Paris, Gallimard, 1992, *Navire Night* qui servira ici de référence.

2. Que nous appellerons désormais *Aurélia-Melbourne*.

3. Que nous appellerons *Aurélia-Vancouver*.

Fin du troisième texte¹ :

Je m'appelle Aurélia Steiner
 Je vis à Paris où mes parents sont professeurs
 J'ai 18 ans
 J'écris

Par cette triple localisation, ce nom réfère à trois *Aurélia Steiner* énonciatrices (toutes trois situées dans un même moment d'énonciation), abolissant toute subjectivité singulière pour devenir un « immense quelqu'un sans figure² », – « ce nom sans sujet : *Aurélia Steiner*³ ». Nom erratique, nom vacant d'une subjectivité plurielle, pur vocable désignant plus une place qu'un personnage unique.

« *Les mots Aurélia Steiner* n'ont plus sonné dans le camp. Ils ont été repris ailleurs, dans d'autres étages, dans d'autres zones du monde⁴ », Melbourne, Vancouver ou Paris. *Aurélia Steiner*, deux mots, un nom ?

Instanciation blanche, ce nom désigne strictement ce que *je* signifie : une « forme vide », marque de la subjectivité dans sa dimension universelle et singulière. Ici, celle qui écrit, *Je-Aurélia Steiner*, correspond strictement à cette dialectique. Celle qui écrit c'est l'instance de la lettre nécessaire à l'écriture, et

La personne qui se dévoile dans le gouffre ne se réclame d'aucune identité. Elle ne se réclame que de ça, d'être pareille. [...] A tous. [...] Et c'est en devenant personne pareille que nous quittons le désert, la société. *Ecrire c'est n'être personne*⁵.

Et pour M. Duras, telle est bien la condition de son écriture, « cet anonymat à soi-même que l'on recèle⁶ » et qui, ici, se nomme *Aurélia Steiner*. L'histoire d'*Aurélia Steiner*, ou plutôt les multiples histoires de trois *Aurélia Steiner*, se confondent avec l'histoire de l'écriture :

Je lui dis : je vais vous donner un nom
 Vous allez le prononcer [...]
 Je lui dis le nom : Aurélia Steiner
 Je l'écris sur une page blanche et je lui donne⁷.

Et ce n'est qu'après s'être nommée que *Je vous écris* devient *J'écris*, les trois textes se terminant, comme nous l'avons déjà noté, sur le même mode.

1. Que nous nommerons *Aurélia-Paris*.

2. M. Blanchot, *L'Espace littéraire*, Folio/Essais, 1998, p. 27.

3. *Aurélia-Vancouver*, p. 130.

4. *Aurélia-Vancouver*, p. 142 (c'est moi qui souligne).

5. M. Duras, Introduction à *Navire Night*, 1992, dans le même recueil que *Aurélia Steiner*, p. 10-11 (c'est moi qui souligne).

6. M. Duras, *Les yeux verts*, numéro spécial des *Cahiers du cinéma*, p. 6.

7. *Aurélia-Vancouver*, p. 144.

De *je vous écris* à *j'écris*, l'espace vacant d'un nom de femme, *Aurélia Steiner*, lequel peut aussi référer à une morte, *Aurélia Steiner* la mère d'*Aurélia Steiner* morte en couches dans un camp de concentration,

Aurélia Steiner ma mère regarde devant elle le grand rectangle blanc de la cour de rassemblement du camp. Son agonie est longue. A ses côtés l'enfant est vivante¹.

Une écriture liée par filiation à la mort, l'envers du monde. Elle s'appelle *Aurélia Steiner*, quête d'identité et nomination tout à la fois, par réflexion verbale.

Forme épistolaire, ces textes adressés à un *vous* dont le lecteur ne connaîtra pas, avec certitude, ni l'identité ni les réponses. Nous lisons des lettres et non une correspondance. *Je/Aurélia Steiner*, unique et plurielle, toujours femme néanmoins, ne ménage aucune place à un *vous* réversible en *je*. *Vous* ne devient jamais *je* sauf lorsque *Aurélia Steiner* questionne et répond au nom d'un *vous* imaginé, en un conditionnel fantasmatique :

J'aurais demandé : vous cherchez quelqu'un ? Quelqu'un dont on vous aurait parlé ? vous dites : c'est ça. Vous auriez repris : c'est ça, oui, quelqu'un que je n'ai aucun moyen de reconnaître et que j'aime au-delà de mes forces².

Aucune altérité pour *Aurélia Steiner*, aucune autre voix, *je* ne transcende-t-il pas *vous*³ ? Mais, à la différence du point de vue linguistique, si *Tu* n'existe que par *Je*, ici, nous l'avons dit, aucune réversibilité des marqueurs énonciatifs.

Dans la chambre fermée de la plage, seule, je construis votre voix [...] celle du dormeur millénaire, votre voix écrite désormais, amincie par le temps, délivrée de l'histoire⁴.

Ce *vous* auquel *je/Aurélia Steiner* s'adresse n'est guère plus identifié que ne l'est le *je* énonciateur, y compris pour *Aurélia Steiner*. « Mais qui êtes-vous ? Qui ? » demande Aurélia-Melbourne⁵, « Je ne sais pas son nom », répète Aurélia-Vancouver. Et puis encore : « Je vous aime au-delà de mes forces. Je ne vous connais pas⁶ ». On notera au passage que « Je vous aime au-delà de mes forces » peut être proféré, sans aucune distinction, aussi bien par *Aurélia Steiner* que par la voix construite de *Vous* quelques trois pages plus loin :

1. *Aurélia-Vancouver*, p. 132.

2. *Ibid.*, p. 130.

3. « [...] “je” est toujours transcendant par rapport à “tu” [...] Les qualités d'intériorité et de transcendance appartiennent en propre au “je” et s'inversent en “tu” », E. Benveniste, « Structure des relations de personnes dans le verbe », *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, p. 235.

4. *Aurélia-Vancouver*, p. 130.

5. *Ibid.*, p. 113.

6. *Ibid.*, p. 126.

Vous dites : c'est ça. Vous auriez repris : c'est ça, oui, quelqu'un que je n'ai aucun moyen de connaître, et que j'aime au-delà de mes forces¹.

Ce qui paraîtrait étrange dans une correspondance ordinaire ou même dans un dialogue ne l'est pas ici puisque c'est en elle seule, en son corps, que «je suis informée de vous à travers moi²» car «je ne vous sépare pas de moi³». C'est ainsi que le lecteur, perdu dans la dérive identitaire d'un *je* à trois voix s'égaré dans la multiplicité référentielle des *vous* qui peuvent référer à un père inconnu, disparu ou mort adolescent, l'âge même d'*Aurélia Steiner*.

Je m'appelle Aurélia Steiner. Je suis votre enfant⁴.

Les circonstances de cette mort, qu'en sait-elle elle-même? Rien. Pendu puis fusillé dans un camp de concentration devant *Aurélia Steiner*, la mère agonisante, morte à la guerre, de la peste? D'un désastre à coup sûr, peu importe le temps, peu importe l'histoire, votre voix écrite désormais, amincie par le temps, délivrée de l'histoire. Ce père mort dans l'adolescence permet alors le passage à un *vous* jeune comme lui, mais vivant

Aujourd'hui vous êtes un marin à cheveux noirs. Grand. Toujours cette maigreur de la jeunesse et de la faim.

Yeux bleus, cheveux noirs, comme lui le père fantasmé, comme elle Aurélia Steiner la fille, la mère, *Petite fille, Amour, Petite enfant*. Cet aujourd'hui marquant le déplacement opéré du père adolescent à l'amant, à tous les amants,

Je dis : oui, tous étaient des hommes à cheveux noirs⁵,

au Désir, de lui, d'eux, d'elle,

j'ai attendu le jeune marin à cheveux noirs. C'est en l'attendant, lui, que je vous écris [...] Je les rassemble à travers vous et de leur nombre je vous fais. Vous êtes ce qui n'aura pas lieu et qui, comme tel, se vit⁶.

Dans un monde où vous n'êtes pas en vie ils peuvent me tenir lieu de notre rencontre [...] Il n'y avait pas si loin entre eux et vous [...] Vous auriez pu être l'un d'eux⁷.

Finalement, à l'instar de *je*, *vous* désigne une place d'adresse, forme évidée de tout sens puisque sans identification spécifique, indéfini;

1. *Aurélia-Vancouver*, p. 130.

2. *Ibid.*, p. 128.

3. *Ibid.*, p. 119.

4. *Ibid.*, p. 127.

5. *Ibid.*, p. 138.

6. *Ibid.*, p. 140.

7. *Ibid.*, p. 128-129.

vacance du désir et quête d'identité par une filiation paternelle, essentielle mais impossible, ne font qu'un pour Aurélia Steiner. Un *vous* à jamais muet, mort ? perdu ? lointain ?

Où êtes-vous ?
 Que faites-vous ?
 Où êtes-vous perdu ?
 [...]

 Est-ce que vous voyez encore ? [...]

 Vous n'entendez plus rien peut-être ¹ ?

 De tous vous ressortez, [...] inépuisable lieu du monde ² [...].

Un *vous* si peu identifié qu'il peut même référer, sans crier gare, à *Aurélia Steiner*, la mère d'*Aurélia Steiner* :

C'était des jours d'été. La mort vous gagnait.
 Vous voyiez encore, je crois mais déjà vous ne souffriez plus, déjà atteinte d'insensibilité.
 Vous baigniez dans le sang de ma naissance. Je reposais à vos côtés dans la poussière du sol ³.

Un *vous*, doublet du *je*, à l'agonie. *Aurélia Steiner* c'est *je*, c'est *vous* mais c'est aussi un mot qui se dédouble en *je* et en tiers absent, *elle*, *je* « absenté » de soi :

Je demande : Aurélia Steiner
 Il ne répond pas. Il s'éloigne de moi [...].
 Je dis que j'ai entendu parler d'elle par des voyageurs en escale ⁴.

Tandis que *je* s'indifférencie, *vous* s'efface dans l'indistinction, l'un et l'autre permettant alors toutes les combinatoires polyphoniques. Ces lettres adressées à quelqu'un comme à personne ou à tout le monde, c'est l'écrit de *Aurélia Steiner*, un signifiant à la recherche d'un sujet, l'histoire d'une écriture où tous les temps se superposent : une façon de nier le temps ou de construire l'éternel présent d'une énonciation suspendue ? Si la lettre ordinaire se doit d'être datée afin d'explicitier le temps de l'écriture, ici, aucun repère ne permet le moindre ajustement temporel. Seul est présent le rythme de la journée ou du soir en un aujourd'hui que l'écriture suit, dans sa mobilité énonciative.

Aurélia-Melbourne :
 Il est trois heures (p. 106)
 La lumière baisse derrière les arbres il me semble (p. 109)
 La nuit vient (p. 109)
 Autour de ce chat maigre et fou, la nuit est venue maintenant (p. 116)
 Aurélia-Vancouver :
 Je suis dans cette chambre où chaque jour je vous écris. C'est le milieu du jour (p. 125)

1. *Aurélia-Melbourne*, p. 106-107 et 110-111.

2. *Ibid.*, p. 140. (C'est moi qui souligne.)

3. *Ibid.*, p. 133.

4. *Ibid.*, p. 130.

Ou encore,

Voici que l'or du ciel devient laiteux. Et puis, gris (p. 132).

Des passés composés rythment, parfois, un passé toujours articulé au moment de l'écriture :

Les voiliers sont immobiles, scellés à la mer de fer, ils sont encore dans le mouvement de la course où les a surpris ce matin l'évanouissement du vent (p. 125). Dans l'après-midi une lente dislocation s'est produite entre les eaux vertes et noires de la mer (p. 131).

Si l'on remarque des imparfaits, ce sont toujours des imparfaits beaucoup plus aspectuels que temporels, comme il est d'usage dans notre langue. Si l'on peut dire que l'imparfait n'est pas un « temps », c'est parce que sa forme n'indique aucune relation privilégiée avec le temps de l'énonciation ou l'objectivité du temps chronique. À l'opposé, le passé composé imprime toujours, même dans un strict récit, un lien étroit avec l'énonciation tandis que le passé simple rythme, ordonne les procès hors de l'énonciation. C'est ce qui explique qu'une suite de procès construits avec des passés composés nécessitent des marques spécifiques (*ensuite, alors, après* etc.), lorsque l'on veut les ordonner chronologiquement, là où des passés simples, indépendants du temps de l'énonciation, indiquent en eux-mêmes la chronologie. En revanche, la dépendance indifférente de l'imparfait au temps de l'énonciation ou à celui d'un événement indépendant imprime une singularité : le point de vue sur le déroulement du procès, l'aspect donc, est d'autant plus marqué que sa dimension temporelle est faible. Que l'on omette de repérer l'imparfait (par des embrayeurs ou des marques du temps narratif) et ce « temps » immobile devient l'écho lointain d'un présent, « à voix basse l'imparfait murmure derrière le présent [...] (il) est le temps de la fascination : ça a l'air d'être vivant et pourtant ça ne bouge pas ¹ ».

De même que les marques de la personne, par leur indétermination ne réfèrent qu'à elles-mêmes, de même le présent énonciatif, coupé ici de tout repère extra-linguistique, ne réfère qu'à l'acte d'écriture. Seul cet acte agit l'Histoire, en un *ici* indifférent hors la chambre d'écriture, chambre noire où se projette le temps toujours présent de la mémoire, temps présent suspendu, l'éternité, « Je ne peux rien contre l'éternité que je porte à l'endroit de votre dernier regard ² ».

Elle appelle au secours Aurélia Steiner, elle appelle à aimer tandis qu'elle se souvient. Elle est à Melbourne, à Paris, à Vancouver [...] Elle ne peut être que dans des lieux de cette sorte-là, où il ne se passe rien que la mémoire [...] Je les vois comme des endroits de survie. *C'est blanc, des pages blanches*³.

1. R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, coll. Tel quel, 1997, p. 257.

2. *Aurélia-Vancouver*, p. 133.

3. *Les Yeux verts*, *op. cit.*, p. 76 (c'est moi qui souligne).

Enfin, ce présent sans aucune valeur référentielle, adressé de surcroît à un *vous* fluctuant, abolit toute distinction entre temps d'écriture et temps de lecture. Le lecteur ne peut alors éviter de partager cet *ici-maintenant* d'*Aurélia Steiner*, l'impliquant alors fortement dans un rôle de spectateur, de voyeur ou même, pourquoi pas ? d'un *vous* fantomatique face à l'impossible unité d'un *je* absenté de lui-même parce que dénué de toute parentèle, dés-orienté, abandonné. De même le langage, tel les mots *Aurélia Steiner*, n'est-il alors qu'une forme vide, en attente, en appel :

Cette lenteur, cette indisciplinisme de la ponctuation c'est comme si je déshabillais les mots, les uns après les autres et que je découvre ce qui était au-dessous, le mot isolé, méconnaissable [...]. Parfois c'est la place d'une phrase à venir qui se propose. Parfois rien, à peine une place, une forme, mais ouverte, à prendre. Mais tout doit être lu, la place vide aussi, je veux dire : tout doit être retrouvé¹.

ENVOI

Une énonciatrice solitaire au Nom Propre pluriel, un destinataire muet à la silhouette fantomatique, un présent flottant entre éternité et mobilité : ces fragments épistolaires bousculent, déstabilisent un « réel » de la langue construit par le linguiste et, dans le même temps, confirment l'abstraction linguistique et révèlent l'ineffable. Une construction épistolaire à l'image d'une oralité énonciative, mais en-deçà ou au-delà de toute référence (même fictive) : le lecteur assiste à la destruction de tout embrayage sur une situation définie par des paramètres univoques. Le Texte n'est plus la manifestation d'une situation unique et, par cela même, implique très singulièrement le lecteur dans une adresse qui ne lui est pas destinée, si ce n'est par la publication : ce ne sont pas des lettres privées. La langue, libérée de ses amarres référentielles, manifeste par cette autonomie la part obscure de toute énonciation, son envers nécessaire. Le silence de la parole ne peut s'exprimer que sous une forme détournée, chaque écrivain en connaît l'âpre chemin. Et le lecteur ? Ici, dans ce texte construit point par point à l'inverse de la lettre ordinaire, il devra se dégager de la prise légiférante de la langue pour entendre la résonance d'une langue évidée de toute valeur référentielle. Une langue hors la loi agitée par l'impérieuse loi du Désir.

Françoise Voisin-Atlani
Université Paris 7-Denis Diderot

1. M. Duras, *Les Yeux verts*, *op. cit.*, p. 49.